

« Comme un scan du territoire français »

À l'occasion de l'exposition *La France sous leurs yeux*, présentée sur le site François-Mitterrand, Chroniques a réuni cinq des 200 photographes lauréats de la grande commande pour le photojournalisme: Jean-Michel André, Céline Clanet, Alain Keler, Stéphanie Lacombe et Véronique de Viguerie reviennent sur leur expérience et partagent les réflexions que cette commande historique a fait naître.

Chroniques: La grande commande pour le photojournalisme avait pour titre « Radioscopie de la France: regards sur un pays traversé par la crise sanitaire»: comment y avez-vous répondu ?

Céline Clanet: Le mot de « radioscopie » m'a parlé, j'y ai vu comme un scan du territoire français: j'imaginais ces 200 photographes envoyés à travers le pays pour le scanner ! Le sujet que j'ai choisi de traiter ne relève pas à proprement parler de la crise sanitaire : j'ai photographié des espaces naturels dits en « libre évolution », des réserves intégrales protégées soit par l'État soit par des particuliers ou des associations. La grande commande m'a donné l'opportunité de creuser un sujet que je n'avais pas abordé auparavant et de le faire en France, où j'avais peu travaillé jusqu'ici.

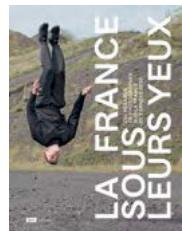
Stéphanie Lacombe: J'avais déjà mon sujet en tête quand le confinement est arrivé. J'avais fait une résidence dans la Somme, à l'internat de la cité scolaire de Flixecourt. C'est là que je me suis rendu compte de la nécessité de revenir réaliser un projet plus large, pour aborder les inégalités de revenus des habitants des communes rurales et l'enclavement de la jeunesse qui y vit. L'appel à projet de la grande commande a été merveilleux: c'était pile poil dans ce que j'avais l'intention de faire.

Jean-Michel André: Ça fait une dizaine d'années que j'arpente le bassin minier

du Nord et du Pas-de-Calais, pour des commandes institutionnelles et dans le cadre de résidences, en travaillant avec les habitants. C'est l'une des régions qui a subi de plein fouet la crise sanitaire, avec une paupérisation très élevée. Pour moi, le sujet a été une évidence: c'était l'occasion de porter un regard personnel sur la mémoire et les évolutions de ce territoire qui a vécu trois siècles d'exploitation minière et traversé de nombreuses crises, mais qui a toujours su se relever.

Véronique de Viguerie: Je viens du monde rural du Sud de la France, mon père et mon grand-père sont chasseurs, mes oncles sont agriculteurs, et je ressentais depuis des années une fracture grandissante entre la ruralité et les grandes villes, qui est devenue flagrante avec le Covid. Explorer cette fracture, j'y pensais depuis longtemps, mais je ne l'aurais jamais fait sans la grande commande. Mon reportage portait au départ sur le difficile partage de la nature entre citadins et ruraux et s'est progressivement focalisé sur les chasseresses. Et puis je travaille très peu en France, ça m'a permis de découvrir le pays ! [rires]

Alain Keler: Comme Véronique, j'ai beaucoup voyagé et peu travaillé sur la France. Pour les photojournalistes de ma génération, faire du reportage, c'était aller le plus loin possible ! La grande commande m'a donné l'occasion de



Catalogue de l'exposition *La France sous leurs yeux. 200 regards de photographes sur la France des années 2020*

496 p., 500 ill., 49 €
BnF | Éditions

Fanny Calmont, institutrice, est chasseresse de haut vol. Elle entraîne ses rapaces pour la saison de chasse qui arrive après leur mue de l'été près de

Perpignan.
Série « Dianes du XXIe siècle »
Photo Véronique de Viguerie
/ Grande commande
photojournalisme

revenir sur les lieux de mon enfance, en Auvergne. Je voulais travailler sur les petits villages, ces lieux dans lesquels j'ai grandi et qui sont traversés par mon histoire familiale. Je suis retourné là où mes grands-parents, juifs polonais, sont venus chercher un refuge, avant d'être dénoncés et déportés dans les camps, où ils sont morts avec leur fille. C'est un travail introspectif et personnel que je n'aurais jamais pu faire pour la presse.

Outre le cadre géographique du territoire français, la grande commande proposait un calendrier défini: vous aviez sept mois pour effectuer le reportage, trois pour en assurer la post-production. Comment avez-vous organisé votre temps ?

Jean-Michel André: J'ai une approche documentaire, je travaille habituellement pendant deux ou trois ans sur un sujet. Sept mois, c'est à la fois long et court. Dans le cas de la grande commande, ce qui était précieux, c'était de pouvoir se concentrer à 100 % sur un sujet.

Céline Clanet: Moi, j'ai trouvé ça court ! Comme pour Jean-Michel, un projet me prend d'habitude entre trois et cinq années. Là, j'ai pu me rendre dans 19 réserves, mais j'aurais aimé en faire bien plus. Les prises de vue ont commencé en février, et comme mon sujet implique d'être tout le temps dehors, ça n'était pas forcément très simple, la météo était souvent mauvaise et sombre. Mais finalement cette contrainte m'a aidée à homogénéiser le projet et j'en ai pris mon parti: les très basses lumières, les tons marron ont constitué une palette hivernale que j'ai ensuite gardée pour toute la série.

«Je ressentais une fracture grandissante entre la ruralité et les grandes villes»



Autour de l'exposition

Une riche programmation permet d'appréhender sous différents angles le travail des 200 photographes de la grande commande pour le photojournalisme : une masterclasse de l'écrivain Nicolas Mathieu, une conférence du sociologue Gérald Bronner, une table ronde avec le politologue Dominique Reynié, un cycle de dialogues entre photographes et chercheurs (géographes, historiens, sociologues, économistes). À retrouver sur www.bnfr.fr/agenda